SPINOZA ET LA VRAIE PHILOSOPHIE

Alain Billecoq, IPR.

Fin 1675-début 1676[1], Spinoza écrit à Albert Burgh : « Je ne prétends pas avoir rencontré la meilleure des philosophies, mais je sais que je comprends la vraie philosophie[2] ». Cette affirmation lapidaire, sèche, a étonné plus d'un lecteur. Déjà Jacobi et Lessing avouent leur stupéfaction. Et rares sont les exégètes qui ont omis de citer cette phrase. Plus grand, encore, est mon étonnement lorsque je constate que peu l'ont commentée comme s'il était évident que la « vraie philosophie » signifiait· « ma philosophie ».

Si l'on accorde à Heidegger[3] que la philosophie commence avec l'étonnement on s'étonnera donc de cet étonnement qui se nie lui-même une fois énoncé. S'étonner, en philosophie, est « céder à l'appel de », « être en arrêt » ; mais aussi « s'ouvrir à », « faire effort pour aller au delà de l'étonnement ». On s'étonnera donc de cette attitude franchement anti-philosophique de la part de disciples qui dérogent au précepte spinoziste exigeant de la raison l'enchaînement déductif des arguments.

Certes une histoire des idées serait en droit de tenter l'élucidation des mobiles de cet oubli. Cependant il apparaît que la question est secondaire pour notre propos puisque c'est la signification de l'expression qui nous intéresse en premier lieu. Au demeurant, nous serons certainement amenés, au cours de notre étude, à entrevoir des éléments de réponse à cette interrogation.

Comment donc comprendre cette phrase ? Malgré les fatales fluctuations des traductions, qui ne jouent guère ici, on notera que Spinoza oppose drastiquement le meilleur et le vrai, au sens où le meilleur désigne le fruit d'une subjectivité qui se cantonne dans le particulier et le relatif alors que le vrai résulte de l'œuvre de l'entendement visant l'universel et l'absolu. Par ailleurs, les traducteurs rendent, dans leur majorité, *vera philosophia* par « vraie philosophie », sans discuter une autre possibilité aussi correcte grammaticalement : « la philosophie vraie ». Pourquoi avoir, de façon apparemment spontanée, choisi la première solution qui est - à notre sens - la seule légitime ? C'est cela qu'il faudra éclairer car c'est cela qui vit au cœur du spinozisme.

Nous serons, par conséquent, conduits - après un bref rappel des circonstances de la rédaction de La lettre à Burgh - à éclaircir le poids de la démarcation opérée par Spinoza entre la philosophie la meilleure et la vraie philosophie et à tenter de justifier la traduction commune. Et l'enjeu est de taille puisqu'il s'agit au bout du compte de l'existence ou non du mode de pensée et d'action philosophique.

---

[1] On ignore la date exacte.

[2] *Lettre 76, p. 1290*, in Spinoza, *Œuvres complètes*, Pléiade, d'où nous tirerons désormais nos références spinozistes, Le latin dit : « Non præsumo me optimam invenisse philosophiam, sed veram me intelligere scio ».

[3] Heidegger, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, p. 26, Classiques de la philosophie, Gallimard.

Une atmosphère tendue plane sur l'échange épistolaire entre Burgh et Spinoza, empreinte du dogmatisme « intégriste » de l'un et de la froide et tranchante rationalité de l'autre. En plus d'un point, on retrouve la violence qui préside à la confrontation imaginée par Platon entre Calliclès et Socrate[4]. La mort est, là comme ici, présente.

Albert Burgh, ex-disciple de Spinoza, récemment converti au catholicisme lors d'un séjour à Rome, adresse, le 11 novembre 1675, une lettre insensée, truffée de propos absurdes et dérisoires, accumulant invectives et accusations à l'encontre de son ancien professeur. Désire-t-on un échantillon de la prose du jeune homme ? Après avoir soutenu que le philosophe : « a reçu de Dieu les plus beaux dons de l'esprit, (qu') il aime passionnément la vertu, et (que) le Malin, dans sa superbe malfaisante, parvient malgré tout à le tromper et à le perdre[5]. » il conclut : « et enfin je vous dirai ceci : Dieu arrachera votre âme à la damnation éternelle, si vous le voulez. Sans hésiter, obéissez à Dieu qui vous a si souvent appelé par d'autres voix, et peut-être par la mienne pour la dernière fois, moi qui, par la bonté infinie de Dieu, connais la grâce et prie de toute mon âme pour qu'elle vous touche à votre tour. Ne vous obstinez plus : car, si vous repoussez l'appel de Dieu, sa miséricorde vous abandonnera et vous livrera en victime impuissante à la colère dévorante de sa justice. Que Dieu vous garde, pour la plus grande gloire de son Nom, pour votre salut et celui de vos misérables adulateurs qui ne manqueront pas d'imiter votre exemple salutaire[6] ». Face au fanatisme dévastateur, l'hésitation est admissible. Convient-il de se taire ? Mais le mutisme ne dévoile-t-il pas l'aveu de la faute ou l'impuissance de la raison philosophique ? Faut-il répondre ? C'est la voie choisie par Spinoza mais le temps écoulé indique son embarras. En effet, d'une part, la réplique nécessite la dissection des chefs d'accusation et l'acceptation du terrain élu par l'adversaire ; d'autre part, il est impératif d'adapter les instruments de la polémique à la fin philosophique : à la passion, substituer les armes de la raison ; à la persuasion, celles de l'argumentation. C'est pourquoi la riposte qui doit faire éclater la monstruosité tardera. La voie philosophique est étroite et escarpée parce qu'elle combine à chaque instant la colère et la sagesse. Or, malencontreusement emporté par sa fougue, Burgh ouvre à Spinoza la brèche qui lui permet de débouter son insolence. Il écrit : « Votre doctrine, prétendez-vous, est la vraie philosophie. D'où vient cette assurance qu'elle l'emporte sur les philosophies déjà établies ou celles qui peuvent l'être un jour ? Avez-vous examiné toutes les philosophies_ enseignées dans le monde entier, soit ici, soit dans l'Inde, sans compter celles qui le seront dans l'avenir ? A supposer que vous l'ayez fait, comment savez-vous que vous avez choisi la meilleure ? Ma philosophie, dites-vous, s'accorde avec la raison ; les autres lui sont contraires ; mais tous les philosophes qui ont une vision des choses opposée à la vôtre - il ne s'agit pas de vos disciples - retournent à bon droit contre vous et votre doctrine vos accusations d'erreur et de fausseté. Pour faire éclater la vérité de votre philosophie, il faudrait

[4] Platon, *Gorgias*, 481 b et sq., ln Œuvres complètes, t. 1, Pléiade.
[5] *Lettre 67*, p. 1265.
[6] Ibid., p. 1274.

évidemment des raisons qui lui soient particulières et en fassent une doctrine unique, ou bien lui reconnaître la même insuffisance, la même futilité qu'aux autres[7] ». Ce à quoi Spinoza formule sa condition : - « Je vous prie vivement de bien vouloir les (ces quelques mots) lire dans un esprit égal et sans passion[8] ». - et rétorque la phrase qui nous préoccupe.

Certes, on peut objecter que le philosophe engage une polémique stérile en dressant l'un contre l'autre deux fanatismes, celui de la raison contre celui de la passion. Et Burgh, qui n'est pas sot, insiste sur l'intérêt calculé, pour le salut de leurs âmes, qu'auraient Spinoza et les siens à se plier aux dogmes de la foi chrétienne. D'où un second déplacement, suggéré par le ton à la fois incisif et bienveillant du philosophe. Il sait que l'espoir de ramener le jeune homme à la raison est nul ; en revanche son propos va s'adresser à un hypothétique non-philosophe qui n'est pas encore gagné par la vague anti-philosophique et lui enseigner la nature de la « vraie philosophie », marquée par la rupture entre la « prétention à » et le « savoir de ».

Sa thèse se résume donc ainsi : le fanatisme de la raison est une contradiction dans les termes.

L'arrogance spinoziste résiderait dans la prétention à l'intelligence de la vraie philosophie. Sa doctrine s'auto-proclamerait la meilleure de toutes, par delà le temps et les lieux. Outrecuidance aussitôt tempérée par la certitude que chaque philosophe estime lui aussi devoir occuper la place suprême. Querelle futile d'hommes futiles, pratiquant une activité futile. Burgh en conclut que le simple constat de ces guerres intestines dénie le moindre sérieux à ces spécialistes de la raison et, à l'instar des sophistes, pointe leurs escroqueries intellectuelles qui élèvent au rang de vérités universelles des opinions particulières. C'est cet enfantillage de la rationalité philosophique qu'abhorre Burgh dont la dénonciation n'est pas sans rappeler celle de Calliclès [9] . Par ailleurs, son argumentation contient une sorte de réminiscence subreptice du scepticisme de Montaigne pour qui nos vérités sont relatives à notre condition. C'est pourquoi la raison doit céder et s'humilier devant la révélation de la foi car : « la peste de l'homme, c'est l'opinion de savoir[10] ». Cependant Montaigne demeure en suspens - : « Que sais-je ? [11] » - puisqu'il rejette autant le fanatisme religieux que l'impérialisme de la raison. Sa fol est sa lumière mais sa philosophie accepte les options autres que les siennes. La distance est, par conséquent, incommensurable entre l'essayiste et le pamphlétaire qui balaie d'un seul geste la raison et la philosophie ; et, table étant rase, énonce la vérité sans partage de la religion romaine.

Face au déferlement d'invectives, curieusement, Spinoza fait mine d'accéder à l'humilité exigée - « Je ne prétends pas... » _ pour ajouter aussitôt : « Je sais... ». On ne s'humilie effectivement qu'en présence de ce

---

7 *Ibid*., pp. 1265-1266.
8 *Lettre 76*, p. 1288.
9 Platon, *op. cité*, 485 a-e.
10 Montaigne, *Apologie de Raimond Sebond*, p. 127, Idées, N.R.F.
11 *Ibid*., p. 211.

qui dépasse ; or nulle transcendance n'est envisageable ici. La vérité, en tant qu'idée, n'est pas extérieure à l'esprit qui la pense ; elle est la pensée qui se pense vraie. Elle ne peut donc réclamer aucune allégeance, aucune soumission de la part de celui qui la conçoit. Nulle humilité, non plus, qui n'est qu'une passion triste[12]. Sérénité, en revanche, qui est la marque de la conscience adéquate de soi.

Ces prémisses établies, la première partie de la phrase s'éclaire. Spinoza récuse d'abord la confusion burghienne des deux approches. En effet, l'assimilation ou la simple comparaison du meilleur et du vrai revient à mesurer un Objet à l'aune de critères différents. Le vrai entretient un rapport de conformité à la réalité ; il dépend d'un jugement soumis aux règles formelles du raisonnement. En revanche, le meilleur appartient à d'autres sphères du jugement. Dans le Champ pratique, on peut le rapporter soit aux normes du Bien et du Mal, soit à celle du parfait, c'est-à-dire à l'entièrement accompli. Or Spinoza rejette cette perspective duelle.

Premièrement, si la philosophie garde sa fonction de « chasse de l'Être[13] », elle doit dire ce qu'est l'Être. Aussi la volonté de penser l'Être selon un point de vue axiologique est fallacieuse puisqu'une démarche authentiquement philosophique n'a pas, du moins en un premier temps, à estimer la valeur d'une chose mais à dire ce qu'elle est. En tant que telle, une philosophie ne l'est pas plus qu'une autre si l'on consent à faire abstraction des appréciations éthiques ou esthétiques. Seule la visée objective de l'Être détermine l'esprit philosophique ; le reste est secondaire. Et c'est pourquoi Spinoza répugne toujours à relever les erreurs de ses confrères[14] même s'il avoue ses affinités intellectuelles[15].

Deuxièmement, le meilleur n'est pas le parfait. Mais chaque philosophie, en tant que système cohérent et achevé, est en soi parfaite puisqu'elle est sa propre réalité[16]. Cependant, selon Spinoza, aucune philosophie, pas plus la sienne qu'une autre, n'atteint le Savoir Absolu ou plutôt l'absolu savoir de l'Absolu, quoique chacune sache être pénétrée de l'esprit philosophique[17]. La philosophie est genre zététique et l'idée de la Philosophie Parfaite est contradictoire. Spinoza a bien pour patron - au sens de Merleau-Ponty[18] - Socrate qui sait qu'il ne sait pas.

Il y a, chez Spinoza, une lutte constante contre les tentatives menées par les adversaires de la philosophie de réduction des philosophies à ce que Marx appellera des idéologies, c'est-à-dire des conceptions du monde dont on peut expliquer l'émergence, la fonction mystificatrice et montrer le plus ou moins grand éloignement par rapport à la réalité. Ainsi Marx établit-il qu'au XIX[e] siècle les idées politiques dont les Anglais et les Français se nourrissent répondent davantage au vécu des hommes que les idéologies

[12] Spinoza, *Éthique*, III, Définitions des sentiments, 26, p. 477.
[13] Platon, *Phédon*, 66 C, p. 778.
[14] *Lettre 2*, p. 1062.
[15] *Lettre 56*, pp. 1247-1248.
[16] Par ex., *Éthique*, Il, Définitions, 6, p. 355.
[17] Par ex., *Lettre 30*, p. 1175.
[18] Merleau-Ponty. *Éloge de la philosophie*, p. 48. N.R.F., éd. 1953.

religieuses qui imprègnent les peuples germaniques[19]. En ce cas, existe une effective hiérarchie entre les systèmes d'idées. Mais, par avance et contre cette assimilation marxiste de la philosophie à l'illusion idéologique - Marx n'est jamais clair sur cette question -, Spinoza établit que la duperie provient de ce que l'on focalise son regard sur la part non philosophique inéluctable dans tout système philosophique. D'où les erreurs et les ignorances des philosophes. Il n'en reste pas moins vrai que, contrairement à Leibniz, la notion de meilleur n'a pas de place dans la batterie des concepts spinozistes et ceci en vertu de son exigence de rationalité.

Le ton ferme de la seconde moitié de la phrase prédomine. L'Ego est passé à l'offensive et s'exprime maintenant sur le mode affirmatif. Changement de terrain dû au fait qu'il ne s'agit plus d'une pseudo-évaluation des philosophies mais de l'explicitation de la « vraie philosophie » et de cet Ego qui « la comprend ».

Spinoza commente lui-même son propos par ces mots : « Si vous demandez comment je puis savoir cela, je dirai que c'est de la même manière que vous savez que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits : et personne ne dira que cela ne suffit pas, s'il a le cerveau sain, et s'il ne rêve pas d'esprits impurs nous inspirant des idées fausses semblables à des idées vraies : le vrai, en effet, est la marque et du vrai et du faux[20] ». L'argument, dans son ensemble, repose ainsi sur l'intelligence de la notion de vrai spinoziste. Spinoza ne récuse pas la définition scolastique de la vérité-conformité mais il la juge insuffisante. En effet, le problème est de savoir comment établir cette conformité entre deux réalités extrinsèques puisqu'il y a une différence de nature entre l'idée et l'ideat, entre l'idée de Paul et Paul. Ensuite, un concept peut bien être vrai sans exister *in concreto* : le concept de triangle est vrai en mon esprit mais le triangle n'existe pas tant que je ne l'ai pas tracé sur le tableau. Enfin il se peut que l'accord entre l'idée et l'objet soit le fruit du hasard : quand j'affirme que Paul est vivant en son absence, et bien qu'il existe effectivement, ai-je pour autant dit la vérité ? La seule façon de sortir du labyrinthe consiste à montrer que le critère de vérité de l'idée vraie doit se trouver dans l'idée même. La vérité de l'idée ne résulte que du rapport que l'idée entretient avec l'ensemble des idées qui s'enchaînent méthodiquement car ces idées, faisant système, s'articulent les unes aux autres en fonction du principe de causabilité dans notre entendement. L'idée est, assurément, représentatrice d'un objet mais sa vérité vient de ce qu'elle exprime une autre idée comme cause ou propriété de ce qu'elle affirme.

Eu égard au concept de Philosophie, on soutiendra que la « vraie philosophie » développe les idées vraies selon les lois de la méthode démonstrative. La « vraie philosophie » est sa propre norme et c'est pourquoi Spinoza est en droit de prétendre en toute légitimité rationnelle, qu'il la comprend *ordine geometrico demonstrata*. Produit de la stricte puissance de la raison humaine, elle fonde sa vérité à chaque moment de sa

---

[19] Marx et Engels, *L'Idéologie allemande*, l, p. 105, Essentiel. éd, Sociales.
[20] *Lettre 76*, p. 1290.

progression. Nécessité, universalité et communicabilité structurent et manifestent ainsi la « vraie philosophie ». C'est pourquoi seuls les fous et les fanatiques - qui sont, en esprit, retirés du monde et de la raison - n'accèdent pas à cette compréhension.

Pourtant cette présentation de la « vraie philosophie » appelle aussitôt deux remarques. En premier lieu, Spinoza en revendique la compréhension car savoir c'est savoir qu'on sait ; mais il ne prétend jamais que sa philosophie soit la seule vraie expression exacte du plein contenu de la Philosophie, parce qu'une telle allégation, d'une part, réintroduirait le jugement de valeur parmi les systèmes philosophiques et, par conséquent, s'auto-détruirait en tant que proposition philosophique ; et, d'autre part, invaliderait abusivement les philosophies passées, présentes et futures. Ce qui serait contre raison. En second lieu, cette assertion, comme toujours chez Spinoza, possède une forme nominale alors qu'elle construit génétiquement son propre être philosophique. On va voir comment.

D'abord un truisme qui stipule conjointement une exclusion radicale[21] et une affirmation monolithique. La « vraie philosophie » n'est pas la « fausse philosophie ». Or il convient d'insister sur l'évidence dans la mesure où elle trace une ligne de partage infranchissable entre la philosophie authentique et les élucubrations fantasmagoriques de faux savants qui, comme le rappelle Descartes[22], « font profession de savoir plus qu'ils ne savent ». Le charlatan se caractérise par la certitude d'obtenir un savoir ferme et définitif, négligeant le long détour de l'ordre des raisons, la laborieuse mise à l'épreuve des concepts. Il métamorphose l'ignorance en connaissance. Manifestement, selon Spinoza, certains théologiens appartiennent à cette engeance pour qui la parole sensée demeure toujours un obstacle dangereux à l'extension de leur pouvoir[23]. Aux préceptes de la raison les théologiens de cette farine, pétris des récits imaginaires des auteurs de la Bible, opposent les dogmes de leur foi et proclament l'anathème sur quiconque ose interroger leurs convictions et questionner leurs commandements. De tels « philosophes » se révèlent, certes, d'habiles politiciens et parviennent à accroître leur pouvoir sur la cité grâce à la violence insidieuse qu'ils instaurent sur les âmes et à la force brutale qu'ils appliquent aux corps. C'est ainsi que la religion catholique, entretenant sciemment la confusion majorité-universalité[24], est devenue une vaste superstition et a pu progresser dans les cœurs par le goupillon et le sabre alliés. Albert Burgh est l'exemple typique de cette conversion et l'on comprend maintenant pourquoi il accuse Spinoza d'être possédé par le Malin.

La « fausse philosophie» mène directement au fanatisme qu'Alain qualifiait de : « redoutable amour de la vérité[25] ». Redoutable parce qu'il réclame l'obéissance aveugle par delà les raisons ; redoutable amour parce qu'une telle passion masque par sa violence inouïe la peur viscérale de la

---

[21] *Lettre 50*, p. 1231.
[22] Descartes, *Discours de la Méthode*, l, p. 1331. in Œuvres et Lettres, Pléiade.
[23] Spinoza, *Traité Théologico-politique*, Préface, pp. 610-611.
[24] *Lettre 76*, p. 1291.
[25] Alain, *Définitions*, art. Tolérance, N.R.F.

vérité. Spinoza écrit : « Ce n'est pas l'amour de Dieu qui vous y pousse (dans la religion romaine), mais la peur de l'enfer : c'est la source unique de la superstition[26] ».

La « vraie philosophie », quant à elle, n'érige pas le fanatisme ni l'impérialisme de la raison contre le fanatisme ou l'impérialisme (on a vu qu'ils étaient liés) de la passion. Elle ne cherche pas l'adhésion immédiate mais l'argumentation réfléchie. Ainsi la pensée libre, c'est-à-dire consciente de sa puissance, forge la vérité qui accède progressivement à soi. Car le mouvement est insensible et lent puisque, la philosophie n'a pas pour tâche d'imposer quoi que ce soit - serait-ce la vérité - mais de débusquer et combattre les dogmes et les interdits idéologico-politiques. Ce ne sont pas les philosophes qui imposent la vérité, c'est la vérité qui s'impose aux philosophes. Ainsi affirme-t-elle d'elle-même son universalité, sa nécessité et sa communicabilité. Elle scelle l'union des hommes et indique l'unité du genre humain.

La seconde étape dans l'élaboration du concept de « vraie philosophie » débute, elle aussi, par une évidence négative : la vraie philosophie n'est pas simplement la philosophie vraie. Or, ce fut un de nos étonnements, personne ne s'y est trompé malgré le latin - « vera philosophia » - qui admet les deux possibilités de traduction. Certes, la « vraie philosophie » inclut la « philosophie vraie » mais la réciproque est discutable. Il convient de mentionner une articulation essentielle au spinozisme. L'expression « philosophie vraie » désigne la stricte métaphysique spéculative, l'ontologie qui décrit, en sa vérité, l'Être en tant qu'Être alors que, la « vraie philosophie » déborde le purement théorique pour englober le pratique. Ainsi, « la Philosophie vraie» est la condition nécessaire à la « Vraie Philosophie » mais elle occupe un espace philosophique moindre.

afin de mieux cerner ce double aspect de la philosophie, peut-être est-on en droit de procéder à l'instar de Spinoza distinguant entre idée vraie et idée adéquate[27]. L'adéquation (*adæquatio*) de l'idée n'est pas représentée par l'accord (*convenientia*) avec son objet mais est ce qui produit, dans l'idée, sa vérité. C'est l'idée dans son autosuffisance qui conçoit sa propre puissance affirmative, qui sait qu'elle n'est pas un reflet passif du réel, mais qu'elle est active, qu'elle est le réel. Semblablement, on dira que la « philosophie vraie » entretient avec la « vraie philosophie » et le même rapport que l'idée vraie avec l'idée adéquate. La métaphysique ou philosophie vraie enchaîne les idées vraies en exprimant l'ordre et la connexion des choses. Cependant, puisque ses idées ne sont pas : « quelque chose de muet comme une peinture sur un tableau[28] » mais sont actives parce qu'elles donnent sens et se comprennent elles-mêmes, elles participent activement de l'Être qu'elles réfléchissent ; elles sont l'Être. Analogiquement, la « vraie philosophie » ou philosophie adéquate ou philosophie authentique est la métaphysique qui se comprend elle-même dans sa détermination intrinsèque. Donnant sens au

[26] *Lettre 76*, p. 1292.
[27] Spinoza, *Éthique*, Il, Définitions, 4, p. 355 et Lettre 60, p. 1256.
[28] *Ibid.*, p. 397.

monde et à soi, elle est indissolublement théorico-pratique. L'Éthique, qui est l'étude des conditions de possibilité d'une vie authentique, mérite d'être lue dans les deux sens : la philosophie vraie appelle nécessairement sa compréhension comme vraie philosophie - le *De Deo* aspire au *De Libertate* - mais inversement, la vraie philosophie réclame sa justification dans la philosophie vraie. Nul rapport de subordination entre les deux puisqu'il s'agit de la Philosophie.

On accède mieux, dorénavant, au jugement porté par Spinoza sur sa propre pensée - « je sais que je comprends la vraie philosophie » qui est une éthique fondée en raison - et pourquoi sa philosophie suggère que bien qu'étant une philosophie authentique, elle n'est pas la seule vraie philosophie. L'affirmer reviendrait à se mettre en contradiction avec sa propre doctrine de l'unité de la vérité et de la liberté et la changerait en délire superstitieux ou théologique.

Par ailleurs, Spinoza livre volontiers le mode d'emploi de sa philosophie. Elle possède une quadruple ambition sous le chef de l'apprentissage[29] :

1) apprendre le statut métaphysique de la relation de l'homme à Dieu ou la Nature ;
2) apprendre à agir en fonction des circonstances ;
3) apprendre à se comporter avec autrui ;
4) apprendre à vivre en société.

Ontologie, anthropologie, enseignement, éthique et politique sont indissolublement liés dans ce système qui se consacre entièrement à la recherche de l'utile propre. La vraie philosophie établit l'articulation apprentissage/utilité et signifie par là que si elle s'avisait de cantonner son effort dans la lecture révérencieuse de l'Être, elle serait fatalement vouée à l'autisme intellectuel et ne vaudrait, effectivement, pas une heure de peine. En revanche, la philosophie authentique, possédant les caractéristiques que maintenant l'on sait, part à la recherche de l'utile propre, c'est-à-dire propre à soi en tant qu'individu mais aussi en tant qu'homme ; un utile partageable et communicable puisque les hommes sont aptes à la raison, sont raison.

En cela, la philosophie est puissance contestatoire ; elle se donne les moyens de dénoncer les faux savoirs qui, sous le couvert de précepts moraux, ne délivrent que des injonctions néfastes aux hommes. C'est pourquoi une nouvelle lecture de l'ouvrage *princeps* de Spinoza s'impose. Parallèlement à l'*Éthique* « *more geometrico* », une *Éthique* seconde, mais non secondaire, exposée dans les préfaces et scolies, développe sa visée polémique et enseigne à écarter des conduites les pièges tendus par les savoirs indigents. Car la vérité est norme du vrai et du faux.

L'expression « vraie philosophie » marque ainsi la signification d'une authentique philosophie qui, en un unique mouvement, repousse les certitudes illusoires et ses cortèges de servitudes et professe conjointement

---

[29] *Ibid.*, pp. 410-411.

la vérité des choses et la liberté des hommes. Or l'unité réalisée en l'homme du vrai et du libre est ce que les philosophes nomment la sagesse.

Les commentateurs n'ont pas tort d'identifier la « vraie philosophie » à celle de Spinoza, mais ils le font souvent pour des raisons étrangères au spinozisme. Ils rabattent toute l'*Éthique* sur sa première partie. Certes la métaphysique est première logiquement, mais elle ne jouit pas d'une primauté axiologique. Elle n'est d'ailleurs pas dernière non plus. Une classification de cette sorte dévoile l'incompréhension profonde du spinozisme.

Afin de pénétrer la vraie philosophie de Spinoza, il faut partir des premières lignes du *Traité de la Réforme de l'Entendement* : « Quand l'expérience m'eut appris que tous les événement ordinaires de la vie sont vains et futiles, voyant que tout ce qui était pour moi cause ou objet de crainte ne contenait rien de bon ni de mauvais en soi, mais dans la seule mesure où l'âme en était émue, je me décidai en fin de compte à rechercher s'il n'existait pas un bien véritable et qui pût se communiquer, quelque chose enfin dont la découverte et l'acquisition me procureraient pour l'éternité la jouissance d'une Joie suprême et incessante[30] ».

La réduction systématique des philosophies classiques, et à coup sûr celle de Spinoza, à n'être que des exposés métaphysiques qui se contenteraient à jeter un regard sur la nature des choses témoigne d'une grave mutilation. En tout cas, la XIe thèse sur Feuerbach[31] ne peut viser le philosophe hollandais qui ne s'est pas borné à offrir une grille d'interprétation du monde. Au contraire - et le vieux Marx devrait se souvenir du jeune étudiant qui recopiait des pages entières du *Traité Théologico-politique* et de longs extraits de la correspondance du philosophe, en particulier la *Lettre 76* qui figure intégralement - son analyse jette les bases des conditions objectives de possibilité de changement du monde. Marx procède-t-il autrement dans Le Capital ? Mais s'il est vrai que : « le philosophe de l'action est peut-être le plus éloigné de l'action[32] », cela ne l'empêche pas, comme le souligne Merleau-Ponty, de descendre dans la rue quand il le faut.

Davantage, on ne peut qu'être étonné du silence d'un des grands maîtres à penser du XXe siècle, Heidegger, sur Spinoza. Malgré une révérence polie au penseur hollandais dans son cours sur Schelling, jamais Heidegger ne l'étudie à fond. Pour répondre à la question des raisons de ce mutisme, on suggérait volontiers deux hypothèses complémentaires (sans les développer afin de ne pas déborder les limites de cet exposé). D'abord l'ontologie spinoziste gêne le postulat heideggérien de « l'oubli de l'Être[33] » caractérisant l'histoire de la métaphysique de Platon à Nietzsche : la métaphysique spinoziste n'est pas une Weltanschauung qui identifie la

[30] Spinoza, *Traité de /a Réforme de l'Entendement*, § 1, p. 102.
[31] Marx, *Thèses sur Feuerbach*, 11, in Idéologie allemande, p. 54, *op. cité*.
[32] Merleau-Ponty, *op. cité*, p. 80.
[33] Heidegger, *Être et Temps*, Introduction, ch. l, § 1, p. 25. Bibliothèque de Philosophie, Gallimard.

Nature et le Monde[34] ; la gnoséologie spinoziste ne présente pas la vérité selon le schéma cartésien de la « certitude de la représentation[35] » - on vient de le voir : l'homme spinoziste n'est pas un *subjectum* et son humanisme n'est pas « cette interprétation philosophique de l'homme qui explique et évalue la totalité de l'étant à partir de l'homme et en direction de l'homme[36] » - il suffit pour s'en convaincre de se remémorer la critique virulente de ceux qui conçoivent l'homme comme « un empire dans un empire[37] », Ensuite, l'intuition heideggérienne de la philosophie - « Est philosophie accomplie en propre, la correspondance qui parle, dans la mesure où elle prend en garde l'appel de l'être de l'étant[38] » - l'empêche de prendre conscience d'une dimension essentielle du spinozisme, sa philosophie pratique ; et son corollaire, une présentation de l'homme sage qu'à coup sûr son quiétisme - pour ne pas être méchant - n'assimile pas. (Nous nous en tiendrons à ces conjectures minimales.).

Parce que cela l'arrange, Heidegger « oublie » la *vera philosophia* définie comme l'unité de la métaphysique et de l'éthique.Il s'agit de penser les conduites humaines, s'abstraire de tout jugement de valeur afin d'examiner les conditions des actes de chacun dans la mesure où l'enjeu demeure la liberté. En montrant qu'il n'est de liberté que rationnelle, Spinoza invalide et dénonce par avance la monstruosité d'une thèse qui, par son assimilation constante de la raison à la raison calculante, en appelle à son anéantissement[39]. Décidément Spinoza et Heidegger ne peuvent pas se rencontrer.

Disciple de Heidegger, Hannah Arendt, à qui l'on ne peut reprocher d'avoir entretenu quelque sympathie pour le nazisme, ne comprend pas, elle non plus, le sens de la *vera philosophia*. Enfermée dans la doctrine classique des facultés de l'esprit héritée de Kant, elle soutient que Spinoza croit en l'infaillibilité de la raison humaine[40]. Ce qui est une erreur que la lecture de la seconde partie de l'*Éthique* permet d'éviter : Spinoza y combat la théorie des facultés d'une part et décrit la raison comme l'auto-constitution de l'esprit qui, par réflexivité, élabore son propre être. C'est pourquoi le *Traité Théologico-politique*, auquel la philosophie se réfère, est en droit d'énoncer sans se contredire la fonction positive de l'imagination indispensable à la constitution et à l'entretien des communautés politiques. Mais surtout, elle commet un énorme contresens quand elle nie l'exigence spinoziste de liberté de pensée et de parole. « Spinoza ne demande nulle part la liberté de parole ; l'argument selon lequel la raison humaine a besoin d'entrer en communication avec d'autres et par conséquent doit être rendue publique

---

[34] Heidegger, *Chemins qui ne mènent nulle part*, L'époque des conceptions du monde, p. 116, Tel, Gallimard.

[35] *Ibid*., p. 114.

[36] *Ibid*., p. 122.

[37] Spinoza, *Éthique*, III, Préface, p. 411.

[38] Heidegger, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, p. 40, éd. citée.

[39] Heidegger, *Chemins qui ne mènent nulle part*, Le mot de Nietzsche «Dieu est mort », p. 322, éd. citée.

[40] Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Vérité et politique, p. 298, Folio essais, Gallimard.

dans son propre intérêt, brille par son absence.[41] » écrit-elle. Or il n'y a rien de plus erroné. En effet Spinoza réitère maintes fois que toute pensée, fondée en raison, est par essence communicable et partageable[42]. D'ailleurs, le fameux chapitre XX du *Traité Théologico-politique*, objet de l'attention d'Hannah Arendt, l'explicite sans relâche : d'abord, son titre : « Thème : Dans une libre république chacun a toute latitude de penser et de s'exprimer[43] ». Ensuite, un résumé : « 1° Il est impossible de priver les individus de la liberté d'exprimer ce qu'ils pensent[44] ». Enfin, la conclusion du chapitre et de l'ouvrage : « il faut que la législation de la souveraine Puissance, tant dans le domaine sacré que profane, vise exclusivement les actions des sujets, mais, par ailleurs, ménage à chacun la liberté de pensée et d'expression[45] ». Il reste que cette idée de liberté de pensée et d'expression est redondante sous la plume de Spinoza puisque, chez lui, le spéculatif et l'actif, la raison théorique et la raison pratique sont unis de façon irrépressible. La cécité d'Hannah Arendt vis-à-vis de Spinoza ne peut s'expliquer que par ses *a priori* d'origine classique et universitaire.

Ce qui embarrasse ces commentateurs récents de la philosophie, c'est que le spinozisme ne s'insère pas aisément dans leurs moules interprétatifs préétablis. Aussi choisit-on soit de le négliger, soit de l'oublier, soit de le travestir.

Un double étonnement inaugura notre étude ; un troisième vint s'ajouter. Nous avons essayé de montrer que chacun exprime, à sa façon, une amnésie similaire ; à savoir que la philosophie ne tend, en aucune manière, à se substituer à la théologie ni à se réduire à la seule métaphysique. La *vera philosophia* part à la recherche d'un salut qui se situe aux antipodes du salut religieux, terme d'une ascèse eschatologique ; le salut philosophique est immanent à son mode spécifique de penser et d'agir. On comprend alors pourquoi le rappel de ces principes par Spinoza a pu susciter, par exemple, tant d'effroi chez Albert Burgh et tant de haine chez Moses Mendelssohn qui le traite de : « Chien crevé ».

La notion de vraie philosophie dérange puisqu'elle réaffirme le sens profond de la philosophie qui est l'exigence de la sagesse. Et Spinoza qui la « comprend » dérange encore plus quand il découvre que cette sagesse n'est pas un état mais un combat.

Alain BILLECOQ.

I.P.R.

[41] *Ibid.*
[42] Par ex., *Éthique*, IV Appendice, ch. 9, p. 555.
[43] Spinoza, *Traité Théologico-politique*. ch. 20. p. 896.
[44] *Ibid*., p. 907.
[45] *Ibid*., p. 908.